



Les enfants, nous commençons un gros chapitre de l'histoire du XXI^e siècle, l'événement qui a réellement fait basculer le monde occidental : la reconstruction et l'extension de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, durant l'été 2019.

Notre-Dame-des-Landes, bilan d'une utopie concrète

Deux livres racontent comment les occupants de la **ZAD** ont vécu à l'écart des circuits économiques et administratifs. Une expérimentation qui fait écho aux réflexions actuelles sur l'autogestion, la gratuité et un rapport différent à la nature

Par **ÉRIC AESCHIMANN**

Illustrations **ALESSANDRO PIGNOCCHI**

Le 9 avril 2018, à 2h40 du matin, les forces de la gendarmerie nationale se lançaient à l'assaut de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. En quelques jours, plusieurs dizaines de cabanes construites par les zadistes étaient rasées par les bulldozers. A l'échelon national, il n'y eut guère de réaction. Pour la majorité des commentateurs, les occupants du bocage étaient au mieux des punks à chien, au pire

des terroristes en tenue maraîchère. Un an plus tard, deux livres permettent de comprendre que, loin de ces caricatures, la ZAD fut un laboratoire unique. A une échelle inédite et sur plusieurs années, un collectif a expérimenté ce que pourrait être une vie sans argent ni Etat, où la propriété est réduite au minimum et l'entraide portée au maximum, avec la démocratie ultralocale et un rapport nouveau au monde animal et végétal. ➔

SOMMAIRE

p. 82

Des cabanes très politiques

p. 83

Saviano : ma guerre contre Salvini

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES SE RÉUNISSENT RÉGULIÈREMENT, DONT LA FAMEUSE «ASSEMBLÉE DES USAGES».

➔ Ces deux ouvrages mettent en lumière le bouillonnement d'idées dont la ZAD fut le théâtre. « Habiter en lutte », écrit par le collectif Comm'un et publié au Passager clandestin, est un récit à la fois alerte, précis et nuancé, qui restitue la lutte contre l'aéroport dans son épaisseur historique et dans sa diversité. Le second livre est d'Alessandro Pignocchi, chercheur en anthropologie, élève du professeur au Collège de France Philippe Descola, mais aussi dessinateur. « La Recomposition des mondes » (Seuil) est une bande dessinée à la première personne, qui mêle les scènes de la vie ordinaire sur la ZAD et les explications théoriques sur la façon dont l'Occident a inventé la « nature » pour mieux se l'approprier (c'est la grande thèse de Descola, voir « L'Obs » n° 2828 du 17 janvier 2019).

Pour faire l'histoire de la ZAD, il faut commencer par cet acronyme qui continue de sonner bizarrement – même si le terme « zadiste » est entré dans l'édition 2016 du Robert ! En 1970, en quête d'un terrain pour faire atterrir le Concorde, l'Etat jette son dévolu sur le bocage au nord de Nantes. La « zone d'aménagement différé » de Notre-Dame-des-Landes est née. Dans un premier temps, le principal effet est de geler les installations de nouveaux agriculteurs ; le conseil général achète les fermes à vendre et le territoire se fige peu à peu, échappant à l'agrandissement des exploitations des années 1980. L'ironie veut que, trente-cinq ans plus tard, quand le projet ressortira des cartons, les premiers « occupants » s'installeront dans ces maisons inoccupées et dans ce bocage préservé. On est en 2007 et la ZAD vient de se trouver une nouvelle définition : « zone à défendre ».

Au-delà du jeu de mots, l'étymologie a donc valeur de paradoxe : la ZAD est fille de ces grands équipements dont on veut mailler la France : aéroports, centres commerciaux, autoroutes. Elle répond au bétonnage des terres agricoles. Elle rappelle que les écosystèmes ont une utilité alimentaire et environnementale trop souvent oubliée. « Habiter en lutte » s'attache justement à faire sortir de l'oubli le

passé agricole des 1600 hectares que devait occuper l'aéroport. Oui, il y avait là des landes, mais ce n'était pas pour autant un territoire vide, une page blanche. Gérée par la collectivité sous le régime des « communs », la lande fournissait la matière fertile pour les champs des paysans regroupés autour des villages. Au XVIII^e siècle, sous l'influence des économistes physiocrates, les aristocrates propriétaires ont enclos leurs terres pour y cultiver des céréales. Les paysans sans terre se sont soulevés contre cette privatisation. Même l'Eglise prit leur parti. C'est également en Loire-Atlantique que Bernard Lambert, syndicaliste agricole et la lutte du Larzac, fonde en 1970 les Paysans travailleurs, ancêtre de la Confédération paysanne. Toute cette tradition de contestation agricole a aidé la ZAD de Notre-Dame-des-Landes à voir le jour.

«VIVRE SANS ÉTAT»

Au départ de la lutte, il y a donc deux composantes : les militants écologistes et ceux des exploitants qui refusent de partir, bientôt épaulés par des collègues des environs, qui viendront avec leurs tracteurs dans les moments chauds. Le 1^{er} mai 2008, un « appel à occupation » est lancé et, l'année suivante, à l'issue d'un Camp action climat organisé sur place, une poignée d'activistes décide de rester. Dès lors, le flux des arrivées ne va plus tarir. Fin 2017, à la veille de l'abandon du projet, on estime que 300 personnes vivaient sur le périmètre de la ZAD, dans des cabanes ou dans des fermes squattées, aux noms inventifs : la Wardine, les Fosses noires, les Vraies Rouges, le Gourbi, les Cent Noms, Lama fâché (qui deviendra Lama sacré après sa destruction).

Les « occupants » sont donc la troisième composante de la lutte et ce sont eux qui vont peu à peu faire émerger cette expérience inouïe au XXI^e siècle : vivre « ensemble et sans Etat », en marge des normes administratives et économiques. En 2013, l'opération « Sème ta ZAD » marque le début de la remise en culture des terres rachetées par l'Etat. A terme,

220 hectares de terres seront occupés, qui s'ajoutent aux 440 hectares cultivés par les agriculteurs historiques ayant refusé l'expropriation. On débroussaille, on cultive, on récolte. Des activités apparaissent : deux boulangeries, une brasserie, des maraîchers, une meunerie (9 tonnes de farine en 2015, quand même !), une fromagerie, une conserverie. Sans oublier l'entretien des machines et de la forêt. Certains producteurs seront inscrits à la Mutuelle agricole, preuve que la rupture n'est pas totale. Le vendredi se tient un « non-marché », où chacun apporte sa production et prend ce dont il a besoin à prix libre.

« Sur la ZAD, il y a peu de distinction entre travail et non-travail. Etre occupant, c'est l'être toute la journée. Ce n'est pas une

À LIRE

« Habiter en lutte » par le collectif Comm'un, éditions Le Passager clandestin, 2019.

« La Recomposition des mondes », par Alessandro Pignocchi, Seuil, 2019.

« Contrées », par le collectif Mauvaise Troupe, L'Éclat, 2016.

« Eloge de la mauvasse herbe », sous la direction de Jade Lindgaard, Les Liens qui libèrent, 2018.

« Notre-Dame-des-Landes ou le métier de vivre », collectif, éditions Loco, 2018.



identité dont on peut se défaire facilement », écrivent les auteurs d'« Habiter en lutte ». Ils racontent aussi les tensions internes, les divergences stratégiques, parfois les heurts. Un premier clivage, classique, porte sur la violence dans la lutte : est-elle légitime ou non ? Une autre ligne de partage oppose, au sein même des zadistes, ceux qui visent l'autonomie alimentaire (élevage de troupeaux, utilisation des tracteurs) et les « naturalistes » qui récuse toute mainmise sur la nature. Le compromis sera la création d'une « zone non motorisée », dans l'est de la ZAD. Mais partout, engrais chimiques et pesticides sont bannis : la ZAD est une zone d'agroécologie et de préservation de la biodiversité. Comme écrivait Bruno Latour dans

« Où atterrir ? », « sous le sol de la propriété privée, de l'accaparement des terres, de l'exploitation des territoires, un autre sol, une autre terre, un autre territoire s'est mis à remuer, à trembler, à s'émouvoir ».

La vie collective est pensée politiquement. Des médias alternatifs – un agenda hebdomadaire, un site, une radio – font circuler les informations. Pour prévenir le risque de personnalisation, les porte-parole se font indistinctement appeler « Camille ». On organise des fêtes, on fait venir des artistes, on construit des tours en bois pour admirer le paysage : comme toute cité, la ZAD a besoin de lieux pour se retrouver et se célébrer. Une bibliothèque ouvre et invite intellectuels et artistes comme les écrivains Alain

Damasio et Eric Vuillard, la philosophe Isabelle Stengers, l'activiste indienne Vandana Shiva ou encore Wilfrid Lupano, le scénariste des « Vieux Fourneaux ». C'est de la ZAD aussi que naît le collectif Mauvaise Troupe, dont l'ouvrage « Constellations », publié en 2015, s'imposera comme un classique de la littérature militante.

COMME LIP OU LE LARZAC

Des assemblées générales se réunissent régulièrement, dont la fameuse « assemblée des usages ». Car ici, ce qui compte, ce n'est pas de jouir d'un titre de propriété, mais ce que l'on fait de la terre et l'énergie qu'on y met. Les séances sont longues, fastidieuses, et les effets ➤



➔ d'autorité jouent ici comme ailleurs. Tout comme le sexisme. Régulièrement, le collectif tente de dénouer ces dominations invisibles, mais la bataille n'est jamais gagnée. Sur la ZAD, il y a des hyperdiplômés et des marginaux; il y a ceux qui viennent pour participer à la construction d'une nouvelle organisation collective, et ceux qui veulent juste vivre loin d'une société qui les rejette. La confrontation est parfois violente. Une commission du « cycle des douze » (composée de douze élus, renouvelable par moitié tous les quinze jours) tente de dénouer les conflits.

Alors, oui, la ZAD fut une « zone de non-droit », au sens où certaines dispositions de la loi n'étaient pas respectées, en particulier en matière de propriété. Mais les occupations de la Sorbonne et de l'Odéon en 68 étaient-elles légales? Et que dire de Lip ou du Larzac... Transgresser les normes est souvent la condition des grandes inventions politiques. Lip fut le creuset de la pensée autogestionnaire et le Larzac celui de l'écologie politique. Gageons que la ZAD de Notre-Dame-des-Landes est d'ores et déjà une étape clé dans la recherche d'une organisation sociale décroissante et décarbonée, où la nature cesse d'être un immense stock dans lequel l'homme pourrait se servir sans limite. Dans une scène de la « Recomposition des mondes », le narrateur tente d'expliquer cette nouvelle conception du monde à une haie de CRS venus déloger la ZAD : « *Il faut comprendre que la nature est une construction sociale...* » C'est de l'autodérision, mais pas uniquement.

A l'heure où le conseil départemental voudrait chasser les zadistes pour rendre les terres occupées à l'agriculture classique, il ne s'agit pas d'idéaliser la ZAD, mais de comprendre qu'elle fut et reste une utopie concrète, où une autre vie tente de s'inventer. L'histoire humaine a besoin de tels espaces d'expérimentation. Ivan Illich, le grand penseur des années 1970, le disait avec force dans un texte sur « l'Art d'habiter », où il s'inquiétait de la normalisation des logements modernes, suréquipés et standardisés. « *Ceux qui, aujourd'hui, revendiquent leur liberté d'habiter par leurs propres moyens sont soit fortunés soit traités en déviants.* » Et il réclamait pour chacun « *le droit d'une communauté de se constituer et de s'installer selon ses capacités et ses talents.* » La ZAD ne demande pas autre chose. ■

Des cabanes très politiques

Des ZAD aux ronds-points des “gilets jaunes”, les habitats légers expriment une nouvelle façon de vivre “dans un monde abîmé”

Par XAVIER DE LA PORTE

Pourquoi les cabanes ont-elles été la forme d'habitat privilégiée sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes? Pourquoi les « gilets jaunes » en ont-ils construit sur les ronds-points? Pourquoi les huttes, yourtes et autres roulottes sont-elles prisées par les touristes en mal de nature? Pourquoi la Villette a-t-elle organisé dernièrement une exposition pour inviter les enfants à bâtir des abris de fortune? Pourquoi écrivains et architectes consacrent-ils des livres à toutes ces formes d'habitat léger? Une piste est révélée dans un propos du sociologue Henri Lefebvre, cité par Patrick Bouchain dans l'introduction de « Notre-Dame-des-Landes ou le métier de vivre » (éditions Loco) : « *Il n'y a pas de forme architecturale sans forme sociale.* » La question est donc : pourquoi cette « forme sociale » sied-elle à notre époque?

Dans « Nos cabanes », récemment paru aux éditions Verdier, la professeure de littérature Marielle Macé donne une réponse simple. « *Faire des cabanes : imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé.* » « *Vivre dans un monde abîmé* », c'est ce qui réunit les occupants de Notre-Dame-des-Landes en lutte contre le démantèlement d'un écosystème, les « gilets jaunes » en lutte contre la dégradation de leurs conditions de vie, et même les enfants, qui devront affronter les conséquences du changement climatique. Néanmoins, la cabane peut paraître un piètre refuge, sauf si on examine, selon Marielle Macé, les raisons profondes qui président à sa conception : « *Pas pour se retirer du monde, s'enclorre, s'écarter, tourner le dos aux conditions et aux objets du monde présent. Pas pour se faire une petite tanière dans des lieux supposés préservés et des temps d'un autre temps, en croyant renouer avec une innocence, une modestie, une architecture première, des fables d'enfance, des matériaux naïfs, l'ancienneté et la tendresse d'un geste qui n'inquiéterait*

pas l'ordre social... Mais pour leur faire face autrement, à ce monde-ci et à ce présent-là, avec leurs saccages, leurs rebuts, mais aussi leurs possibilités d'échappées. »

Quelque chose distingue donc ces cabanes d'aujourd'hui de celle que le philosophe américain Henry David Thoreau fabriqua en 1845 au bord de l'étang de Walden et qui fait souvent figure de référence. L'architecte Christophe Laurens l'explique dans « Notre-Dame-des-Landes ou le métier de vivre » : « *Les habitants de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes sont peut-être en train de traduire la tentative individuelle de Thoreau en une expérience collective organisatrice. Non plus une cabane au bord d'un lac pour un homme seul, mais toute une constellation de cabanes dispersées dans un bocage pour une multitude de collectifs bien décidés à vivre suivant mûre réflexion, et à n'affronter que les actes essentiels de la vie.* » C'est ce que disent les « gilets jaunes » quand les forces de l'ordre détruisent leurs cabanes : où vont-ils se retrouver (et non pas « se retirer »)?

Mais il y a des conditions très concrètes à la fabrication d'une cabane : s'adapter à son environnement, presque s'y fondre. Ainsi à Notre-Dame-des-Landes, au lieu-dit la Noue. « *Construite entre les arbres, cette cabane s'accorde à leur rythme : elle vit, bouge et évolue au fil des saisons en s'adaptant à la forêt,* explique Christophe Laurens qui décrit les précautions nécessaires : *les fondations se posent simplement sur le sol sans le dégrader, l'artificialiser ni l'imperméabiliser, car il pourra être remis en culture. [...] Si la construction n'est pas toujours d'une grande qualité, elle remplit sa fonction minimum de foyer et fonde le droit d'habiter dignement en ce lieu.* » Ces cabanes ne sont donc pas seulement des allégories, elles sont des preuves très concrètes qu'il existe d'autres formes de vie. D'où les bulldozers. ■

A lire aussi : « De la nécessité des cabanes », Gilles A. Tiberghien, Bayard.